

JACQUES
DERRIDA

Donner le temps II

SEUIL BIBLIOTHÈQUE DERRIDA

Donner le temps II

JACQUES DERRIDA

Donner le temps II

Édition établie par Laura Odello,
Peter Szendy et Rodrigo Therezo
Préface de Rodrigo Therezo

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ce livre est publié dans la collection Bibliothèque Derrida
sous la direction de Katie Chenoweth

ISBN 978-2-02-147744-3

© Éditions du Seuil, avril 2021

© Princeton University, pour la reproduction de l'illustration en p. 206

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Préface

Donner le temps II, comme son titre l'indique, constitue le deuxième volume, inédit jusqu'ici, d'un ouvrage que Jacques Derrida a publié en 1991, lui-même tiré d'un séminaire de 1978-1979 intitulé « Donner – le temps ». Comme Derrida l'explique dans « l'avertissement » au début du premier volume, le « trajet » de celui-ci « correspond fidèlement » aux « cinq premières séances » du séminaire donné presque quinze ans auparavant à l'École normale supérieure à Paris¹. À l'occasion d'une série de conférences données en avril 1991 à l'université de Chicago, Derrida avait tenté de « fixer la forme » du discours proposé dans son séminaire de 1978-1979 qui « gardait » pour lui « une signification particulière ». C'était « au cours de ce séminaire », comme il le dit, qu'il avait « donné une figure plus thématique à un ensemble de questions qui s'organisaient depuis longtemps autour de celle du don ». Le texte publié de *Donner*

1. Jacques Derrida, *Donner le temps. 1. La fausse monnaie*, Paris, Galilée, 1991, p. 9. Il se trouve que Derrida donne une date inexacte pour ce séminaire dans l'avertissement au premier volume et dans *Psyché* (p. 431) où selon lui « Donner – le temps » daterait de 1977-1978. Cependant, nous avons pu vérifier qu'il s'agit d'une erreur de sa part et que le séminaire date en fait de 1978-1979. Il y a d'abord le fait que « le temps » et l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss étaient au programme de l'agrégation de philosophie en 1979 et non pas en 1978 (voir *infra*, p. 9-10). Mais le facteur le plus décisif pour déterminer la date du séminaire est la référence que Derrida y fait à son essai « Le retrait de la métaphore », conférence prononcée le 1^{er} juin 1978 à l'université de Genève, qui fut publiée dans la revue *Poésie* en octobre 1978 (voir *infra*, « Neuvième Séance », p. 81 : « j'ai tenté de le faire ailleurs d'un certain point de vue – *Retrait de la métaphore* »). Comme cette référence suppose, bien évidemment, l'existence du texte et même sa publication en octobre 1978, il faut en conclure que le séminaire « Donner – le temps » date de 1978-1979 et non pas de 1977-1978. Nous remercions Alan Schrift et Katie Chenoweth pour leurs précisions à ce sujet.

le temps I devait, à l'exception de quelques notes et développements, « reproduire le rythme » de quatre conférences à Chicago qui elles-mêmes reproduisaient ou formalisaient le discours de 1978. Or, dans l'une de ces « quelques notes » ajoutées au texte publié de *Donner le temps I*, on trouve une promesse de publier « le deuxième volume de cet ouvrage » :

Nous y reviendrons beaucoup plus tard, dans le second volume de cet ouvrage, quand nous aborderons la lecture de *Zeit und Sein* et de textes connexes¹.

Pour des raisons que l'on ignore, Derrida n'a pas achevé *Donner le temps II* de son vivant. Mais il a, d'une certaine façon, tenu sa promesse de « revenir » à Heidegger et aux « textes connexes » de *Zeit und Sein*. Ou mieux, selon une temporalité très insolite, il avait déjà tenu sa promesse avant même de la (re)faire en 1991. Car déjà dans le séminaire de 1978-1979 Derrida avait promis de « revenir » sur le « chemin² » de la pensée heideggérienne qui conduit à penser un don qui « précède » l'être même, ce qui « se joue » – dit-il dans la phrase à laquelle la note annonçant le « second volume » de *Donner le temps I* a été ajoutée – « autour de l'expression allemande *es gibt* [il y a ou, plus littéralement, ça donne] ». Cette fois-ci, Derrida tient sa promesse et y revient dans la seconde partie du séminaire qui commence après une lecture de « La fausse monnaie » de Baudelaire – *Donner le temps I* lui emprunte son sous-titre, rappelons-le – et de la tradition « Mauss Lévi-Strauss Lacan » :

Ah, vous vous demandez [...] si je ne vais pas encore d'un détour retarder ce que j'ai promis, à savoir aborder enfin la chose Heidegger, la chose de Heidegger. Vous verrez bien, il ne faut jamais conclure – jamais se presser de conclure quant aux promesses à tenir, il faut laisser le temps à l'autre et lui donner de quoi tenir sa promesse. Une promesse ne peut être tenue que si l'autre, l'autre à qui elle est faite ou destinée, le permet. Et si ce temps à donner fait partie de toute

1. *Ibid.*, p. 34.

2. J. Derrida, Séminaire « Donner – le temps » (inédit, ENS, Paris, 1978-79), « Première Séance », p. 11.

promesse, on ne peut en droit jamais conclure qu'une promesse n'a pas été tenue. Je viendrai où j'ai promis d'en venir – par exemple à Heidegger¹.

En effet, Derrida en vient à Heidegger dans la septième séance du séminaire et reste avec lui pendant huit séances organisées autour de « deux foyers », « deux types de textes » de Heidegger : le premier concerne « la chose » et le second, « le don »². Naturellement, même s'ils se distinguent par une certaine indépendance thématique, ces deux groupes de textes communiquent « essentiellement » et « rigoureusement » entre eux en tant qu'ils donnent à penser « la chose comme don », « la chose du don » ou « le don de la chose »³. Et cela sans oublier un troisième élément, à savoir, le temps.

Nous pouvons donc considérer cette seconde partie du séminaire de 1978-1979 comme le travail le plus avancé de Derrida sur la problématique du don dans la pensée heideggérienne. Compte tenu du fait que c'est Derrida lui-même qui annonce « le second volume » de *Donner le temps* en 1991, on peut soupçonner qu'il envisageait de revenir de nouveau sur le séminaire comme il l'avait fait pour *Donner le temps I*. Si l'on compare le texte publié du premier volume et les cinq premières séances du séminaire dont il fut tiré, on remarque une proximité évidente entre les deux textes, ce qui permet de supposer que *Donner le temps II* serait aussi resté très proche du texte du séminaire. Cela justifie à nos yeux la décision d'appeler la seconde partie du séminaire de 1978-1979 *Donner le temps II* et de la publier sous ce titre.

*

Au-delà de ces considérations philologiques, essayons de préciser un peu le contexte du séminaire de 1978-1979 dont *Donner le temps I* et *II* sont tirés. Il s'agissait d'un cours préparatoire au concours de

1. Voir *infra*, p. 34.

2. Voir *infra*, p. 47 et 99.

3. J. Derrida, Séminaire « Donner – le temps », « Sixième Séance », p. 22.

l'agrégation de 1979 dont les thèmes annoncés étaient, comme Derrida le rappelle dans la première séance de son séminaire, le temps « à l'écrit » et l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss « à l'oral »¹. Le tiret dans le titre original du séminaire (« Donner – le temps ») divisait le cours selon les deux sujets qui figuraient donc séparément au programme de l'agrégation de philosophie, tout en proposant de les traiter d'un seul coup, « d'accumuler de la façon la plus économique possible deux discours en un » et de s'épargner la dépense de deux séminaires là où, pour le même prix, Derrida comptait « mettre en réserve plusieurs sujets ». Néanmoins, même s'il y avait sans doute « un tel calcul » de la part de Derrida dans le choix du titre du séminaire, il s'efforce tout au long du trajet de « convaincre » ses auditeurs de la « nécessité » et de la « légitimité » de son calcul en tant qu'il *donne* à penser le rapport interne entre le don et le temps². Loin d'être simplement un « artifice laborieux » ou une « manœuvre tactique » pour gagner du temps, la décision de condenser deux séminaires en un obéissait à une nécessité plus forte, à un calcul d'un autre ordre dont « les données » concernaient non seulement le temps et le don mais le « sujet » Jacques Derrida lui-même, qui avoue sentir « qu'*il y a* » là quelque chose qu'*il* désirait dire :

Et c'est de la nécessité, de la légitimité de mon calcul économique que je devrais m'employer à vous convaincre tout au long de ce séminaire. Et que parmi les données de ce calcul, il y a naturellement ce qui concerne le temps et le don, mais aussi un certain nombre de sujets, dont je suis, à un moment donné de leur trajet, de l'état de l'accumulation de leur discours, de leur propre économie au regard du temps et du don. Car vous vous doutez bien que je n'aurais pas été attiré par ce couple, par cet ajointement du temps et du don si je ne sentais qu'*il y a* [...] quelque chose à en dire que *je* désire en dire moi-même, en faisant comme si je vous le donnais à entendre ou à penser, entendre et penser pouvant ici représenter beaucoup d'autres choses³.

1. *Ibid.*, « Première Séance », p. 1.

2. *Ibid.*, « Première Séance », p. 2.

3. *Ibid.*

Dans l'avertissement au texte publié de *Donner le temps I*, Derrida nous fournit des informations bibliographiques précieuses¹ en ce qui concerne « la problématique du don », telle qu'elle s'était, jusqu'au séminaire de 1978-1979, « annoncée ou imposée » à lui, non seulement « de façon à peu près constante » – « partout où il a pu être traité du propre (appropriation, expropriation, ex-appropriation), de l'économie, de la trace, du nom et surtout du reste » – mais aussi, précise-t-il, « plus expressément et dans le vocabulaire du don »². Parmi ces renvois, il s'agit presque toujours d'une référence à un texte de Derrida qui à son tour renvoie à la problématique du « *es gibt* » chez Heidegger qui nous aura donné à penser, « mieux qu'un autre », le don de la pensée elle-même³. C'est cette signification absolument indérivable et « originaire » du don dans la pensée heideggérienne qui semble « orienter » Derrida dès le début de son séminaire, sinon toute sa pensée « depuis 1972 environ » comme il le dit dans *Psyché* en 1987 :

« *Es gibt die Zeit* [ça donne le temps] », « *es gibt das Sein* [ça donne l'être] », dit *Zeit und Sein* (1962). Il ne s'agit pas de renverser une priorité ou un ordre logique et de dire que le don précède l'être. Mais la pensée du don ouvre l'espace dans lequel l'être et le temps se donnent et se donnent à penser. Je ne peux pas aborder ici ces questions auxquelles j'avais consacré, dans les années 1970, un séminaire à l'École normale supérieure et à l'université Yale (« Donner

1. Nous nous permettons d'en ajouter une : « Les fins de l'homme », dans *Marges – de la philosophie*, Paris, Minuit, 1972, p. 158-159. Derrida s'y réfère à *Zeit und Sein* et au « texte de la dissémination » qui s'abrite dans ce que Heidegger appelle la quadri-dimensionnalité du temps, un « jeu » que Heidegger laisse néanmoins impensé en « l'ordonnant » à la dimension du propre et du proche. Voir aussi *Donner le temps, op. cit.*, p. 36, 201 (note 1) et 205, où Derrida indique la « direction » dans laquelle il aurait à « marquer quelques réserves à l'endroit des motifs heideggériens les plus essentiels, qu'il s'agisse de déterminer ce qui est originairement propre à l'être, au temps, au don, ou d'accéder au don le plus « originaire » ». Nous prions le lecteur de *Donner le temps II* de ne pas oublier que Derrida ne suit jamais Heidegger que *jusqu'à un certain point*, pour ensuite se *départir* de lui vers une pensée qui, elle, serait allergique au « propre » ou à la appropriation de quoi que ce soit.

2. J. Derrida, *Donner le temps, op. cit.*, p. 9-10.

3. Voir « La différance », dans *Marges – de la philosophie, op. cit.*, p. 27, et *La Vérité en peinture*, Paris, Flammarion, 1978, p. 321.

le temps ») et qui orientent expressément tous les textes que j'ai publiés depuis 1972 environ¹.

Il serait donc légitime de penser que la lecture de Heidegger dans ce séminaire jouit d'un certain privilège dans la pensée derridienne avant et *après* 1978-1979, étant donné que les « prémisses » de ce séminaire non publié, comme Derrida le dit dans le même avertissement, « restaient impliquées, d'une façon ou d'une autre, dans les ouvrages ultérieurs qui furent tous voués, si on peut dire, à la question du don² ». En fait, deux années plus tard seulement, *La Carte postale*, à travers les motifs « indissociables » de la spéculation, de la destination ou de la promesse, reprenait la problématique du don et même renvoyait au séminaire « Donner – le temps » en l'annonçant comme un texte « en préparation, à paraître plus tard³ ». Et qu'est-ce qui motive la référence à « *Donner – le temps* » encore une fois ? Heidegger, bien sûr, ou plus précisément la structure auto-affective du temps telle qu'elle est décrite dans le *Kantbuch* de Heidegger – ou dans les *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps* de Husserl que Heidegger a lui-même éditées –, auto-affectivité qu'il fallait rapporter à « tout ce que Freud risque au sujet du temps » dans les « paragraphes » d'*Au-delà du principe de plaisir*.

Or, la douzième et la treizième séance du séminaire de 1978-1979 avaient déjà abordé ce « problème » – sans mentionner Freud, il est vrai – que Derrida promet dans *La Carte postale* de développer plus tard dans *Donner le temps*. Il n'est pas surprenant de le voir différer sa promesse de nouveau en 1991 quand il réserve pour le deuxième volume presque tout ce qui concerne le don et le temps chez Heidegger, mais non sans indiquer, dès l'ouverture du premier volume – et du séminaire dont celui-ci était tiré –, le rôle essentiel que jouera Heidegger dans cette constellation non fortuite du *donner – le temps*.

1. J. Derrida, « Comment ne pas parler », dans *Psyché. Invention de l'autre*, Paris, Galilée, p. 587.

2. J. Derrida, *Donner le temps*, *op. cit.*, p. 10.

3. J. Derrida, *La Carte postale*, Paris, Flammarion, 1985, p. 382.

*

Nous devons nous limiter ici à une indication très préliminaire de l'importance incomparable de Heidegger pour les deux volumes de *Donner le temps*¹. Dès l'exergue, Derrida souligne l'expression « il y a » – censée traduire l'allemand « *es gibt* » – pour attirer l'attention sur quelque « chose » qui n'est pas (une chose) mais qu'*il y a*, comme Heidegger le dit dans *Zeit und Sein* à propos de l'être et du temps². Et même dans sa détermination dite vulgaire, le temps a toujours été, d'Aristote à Hegel, comme Derrida le rappelle, « défini dans la paradoxe ou plutôt dans l'aporie de ce qui est sans être³ », de ce qui n'est qu'à peine et faiblement (*olôs ouk estin è molis kai amudrôs*), qui a été et qui n'est plus (*gegone kai ouk esti*) et qui sera mais qui n'est pas encore (*mellei kai oupo estin*). C'est par là que Derrida commence à identifier « la singulière et double condition et du don et du temps⁴ » : un don, s'il y en a, ne peut jamais se faire *présent*, c'est-à-dire qu'il ne peut jamais se présenter ni pour le donataire ni pour le donateur. La simple reconnaissance du don suffit pour l'annuler dans l'équivalence symbolique qui aura toujours déjà réduit le don à l'objet d'un calcul, d'une ruse qui prétend donner généreusement mais non sans attendre quelque récompense en retour. Le don « ne peut être don comme don qu'en n'étant pas présent comme don⁵ » ; comme le temps, il n'est pas ce qu'il est et il est ce qu'il n'est pas, il est ce qu'il est « *sans l'être*⁶ ». Le don partage donc avec le temps cette « paralysie aporétique » telle que Derrida l'avait déjà décrite dans « *Ousia et Gramme*. Note sur une note de *Sein und Zeit* », son premier essai sur Heidegger qui fait, avec la note dont

1. Cette importance particulière traduit, en fait, une importance plus générale de Heidegger pour la pensée derridienne que nous avons essayé d'analyser ailleurs ; voir « "In the Watermark of Some Margin" : Heidegger's Other Gesture », dans *Research in Phenomenology*, vol. 51, n° 1, p. 20-36.

2. J. Derrida, *Donner le temps*, *op. cit.*, p. 14.

3. *Ibid.*, p. 43.

4. *Ibid.*, p. 45.

5. *Ibid.*, p. 27.

6. *Ibid.*, p. 44.

il parle, partie des « prémisses¹ » de *Donner le temps I* et *a fortiori* de *Donner le temps II*.

En fait, la première référence à Heidegger dans le séminaire de 1978-1979 renvoie les auditeurs à la note « la plus longue » de *Sein und Zeit* – et, à la fois, à la note que Derrida y consacre – dans laquelle Derrida souligne ce qui concerne « l’insistance absolue », selon Heidegger, de la figure du cercle dans l’interprétation métaphysique du temps. Ce motif du cercle nous met déjà sur la voie de ce qui « circule entre le don et le temps » et fait apparaître leur co-implication. Au premier abord, dès qu’on détermine le temps comme procès ou mouvement circulaire – « *sphaira* », dit Aristote, « *Kreislauf* », dit Hegel – le temps et le don semblent s’exclure mutuellement. Pour qu’il y ait don, écrit Derrida, « le donné du don » ne doit pas circuler et revenir au point de départ, à savoir au donnant qui ne l’aura donné que pour se le réapproprier à la fin du cercle selon la structure « odysseïque » de tout calcul économique visant à faire retour « auprès de soi et des siens », ne s’éloignant « qu’en vue de se *rapatrier* »². Le don doit donc « ouvrir » le cercle économique et « détourner » le retour, *restant* radicalement « *anéconomique* ». Qui plus est, il doit « déchirer » le temps circulaire de l’échange, y compris l’instant même :

Si l’on s’en tenait à cette première représentation un peu simplifiante ou à ces prémisses hâtivement formalisées, que dirait-on déjà ? Que partout où il y a du temps, partout où le temps domine ou conditionne l’expérience en général, partout où domine le temps comme cercle (concept « vulgaire », dirait donc Heidegger), le don est impossible. Un don ne saurait être possible, il ne peut y avoir don qu’à l’instant où une effraction aura eu lieu dans le cercle : à l’instant où toute circulation aura été interrompue et à la condition de cet instant. Et encore cet instant d’effraction (du cercle temporel) ne devrait-il plus appartenir au temps. [...] Il n’y aurait don qu’à l’instant où l’instant paradoxal (au sens où Kierkegaard dit de l’instant paradoxal de la décision qu’il est la folie) déchire le temps. En ce sens, on n’aurait jamais le temps d’un don. En tout cas le temps, le « présent » du

1. *Ibid.*, p. 19-20.

2. *Ibid.*, p. 18.

don n'est plus pensable comme un maintenant, à savoir comme un présent enchaîné dans la synthèse temporelle¹.

Sans pouvoir nous enfoncer dans la méditation kierkegaardienne² sur « l'instant paradoxal », retenons ceci : la pensée du don déchire le présent et le maintenant, ouvrant sur une *autre* pensée du temps qui interrompt le cercle et en tente la sortie, mais non sans « garder » au cercle « un rapport sans rapport de familière étrangeté³ », une sorte d'*Unheimlichkeit* qui anime le cercle sans pour autant y appartenir. Il faudrait dans un certain sens « assumer » le cercle et l'habiter d'*une certaine manière*, il faudrait – comme l'écrit Derrida en paraphrasant « L'Origine de l'œuvre d'art » – « tourner en lui, y vivre une fête de la pensée, et le don », Derrida le dit expressément, « le don de la pensée, n'y serait pas étranger⁴ ».

La fête de la pensée ne saurait avoir lieu sans quelque dépense ou consommation sans retour, une perte ou un oubli absolu qui « joue », selon l'interprétation derridienne de la pensée de Heidegger, « un rôle essentiel qui l'accorde au mouvement même de l'histoire et de la vérité de l'être⁵ », l'oubli n'étant, « au sens où Blanchot dit aussi, à peu près », qu'un « autre nom de l'être⁶ ». Or le don, s'il y en a, n'est qu'à la condition d'un oubli « qui ne peut être sans rapport avec l'oubli de l'être », un oubli si radical qu'il déborde toute catégorie philosophique, psychologique et même psychanalytique. Le don ne doit rien devoir, ni du côté du donataire ni du côté du donateur. Il « doit » s'oublier « à l'instant » en effaçant toute trace de dette et d'échange symbolique jusqu'au niveau de l'inconscient où l'oubli au sens du refoulement (originaire et secondaire) « ne détruit ni n'annule rien » mais « garde en déplaçant », en « échangeant les lieux », une garde qui annule le don dans la reconnaissance symbolique

1. *Ibid.*, p. 21.

2. Nous renvoyons à la discussion remarquable de Geoffrey Bennington à ce propos dans *Scatter I. The Politics of Politics in Foucault, Heidegger, and Derrida*, New York, Fordham University Press, p. 166-186.

3. J. Derrida, *Donner le temps*, *op. cit.*, p. 19.

4. *Ibid.*, p. 20.

5. *Ibid.*, p. 32.

6. *Ibid.*, p. 38.

– fût-elle inconsciente, et dont les effets et les symptômes se donnent à déchiffrer « mieux que jamais »¹. L’oubli radical dont parle Derrida devrait donc se joindre à l’oubli de l’être qui, selon Heidegger, a toujours été interprété (et oublié) dans l’horizon du présent comme présence, c’est-à-dire à partir du privilège d’un mode temporel, le présent. C’est pourquoi le renouvellement heideggérien de la question de l’être devait passer par une réinterprétation du temps qui permettrait de comprendre l’être autrement. Comme on le sait, ce mouvement a été sinon interrompu, du moins « entraîné vers un autre tour ou tournant (*Kehre*) », à la suite duquel l’être se confondra avec l’*Ereignis*, ce mot qui « fait signe vers une pensée de l’appropriation ou de la déappropriation qui ne peut pas être sans rapport avec celle du don² ». Dès lors l’être « s’annonce », comme Derrida nous le *donne* à penser, « à partir du don³ », ou plus précisément à partir de la locution idiomatique « *es gibt* » (ça donne).

*

Il faudrait dire au moins un mot sur les autres penseurs qui forment le contexte du séminaire de 1978-1979. Il s’agit de « la tradition Mauss Lévi-Strauss Lacan » dont Derrida, « de façon vive et tranchante », se *départit* :

Bien que toutes les anthropologies, voire les métaphysiques du don, aient, *à juste titre et avec raison*, traité *ensemble*, comme un système, le don et la dette, le don et le cycle de la restitution, le don et l’emprunt, le don et le crédit, le don et le contre-don, nous nous *départissons* ici, de façon vive et tranchante, de cette tradition. C’est-à-dire de la tradition elle-même. Nous prendrons notre départ dans la dissociation, dans l’aveuglante évidence de cet autre axiome : il n’y a de don, s’il y en a, que dans ce qui interrompt le système ou aussi bien le symbole, dans une partition sans retour et sans répartition, sans l’être-avec-soi du don-contre-don⁴.

1. *Ibid.*, p. 29-30.

2. *Ibid.*, p. 33.

3. *Ibid.*, p. 34.

4. *Ibid.*, p. 25-26.

Cette tradition dont Derrida tient à s'écarter n'arrive jamais à penser la problématique heideggerienne de la « différence [...] entre "le don existe" et "il y a don"¹ », ne se rendant pas compte que seule cette différence sauve le don de se faire présent et de s'annuler dans l'échange symbolique. « Si ce que Mauss démontre », poursuit Derrida, « c'est bien que tout don est pris dans la ronde ou dans le contrat usuraire, alors non seulement l'unité du sens "don" reste douteuse mais [...] c'est encore la possibilité d'une existence effective, d'une effectuation ou d'un événement du don qui paraît exclue ». On pourrait donc « parier » qu'un livre aussi monumental que l'*Essai sur le don* « parle de tout sauf du don² » : en tout cas, en traitant de l'économie, de l'échange, du contrat, de la surenchère, du sacrifice, du contre-don, « il manque son objet et parle, au fond, toujours d'autre chose ». On dirait qu'il paie de mots ou se paie de mots, nous donnant une sorte de fausse monnaie pour un discours – un *récit*, plutôt – tout à fait impossible, ce que Mauss semble soupçonner à la fin de son essai quand il propose de « dissoudre, brasser, colorer et définir autrement les notions principales » dont il s'était servi et qu'il avoue ne pas être « tout à fait exactes³ ». Faute d'en avoir trouvé d'autres – « voilà tout » – Mauss juge « bon » de les « remettre au creuset » pour y trouver « une sorte d'hybride », comme s'il brûlait son essai lui-même en venant nous demander d'oublier tout ce qui y était dit, un geste par lequel l'essai de Mauss sur le don, en tant que récit interdit ou impossible, devient *lui-même* un don, « justement dans la mesure où il serait incapable de parler adéquatement du don qui est son thème⁴ ». C'est la folie du don, la folie qui se met à brûler le mot et le sens « don » et à ruiner « la référence sémantique qui permettrait de dire, d'énoncer, de décrire raisonnablement cette folie⁵ ». C'est « la folie de cet essai⁶ » qui est lui-même impliqué ou engagé

1. *Ibid.*, p. 41-42.

2. *Ibid.*, p. 39.

3. Marcel Mauss, « Essai sur le don », dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1950, 228.

4. Jacques Derrida, *Donner le temps*, *op. cit.*, p. 79.

5. *Ibid.*, p. 68.

6. *Ibid.*, p. 78.

dans l'objet de l'analyse dont il ne serait qu'une pièce, *peut-être* même une pièce de fausse monnaie dont on ne sait jamais où s'arrêtent les effets.

Entrer dans les détails de la lecture du poème en prose de Baudelaire intitulé « La fausse monnaie » que propose Derrida dans *Donner le temps I* dépasserait le cadre de cette préface. Remarquons seulement l'essentiel : après avoir « effleuré¹ » les bordures du petit poème – le titre, la dédicace du *Spleen de Paris*, et l'*incipit* (« Comme nous nous éloignons du bureau de tabac ») –, Derrida commence à décentrer le foyer de l'histoire en mettant l'accent sur ce qui arrive au narrateur et à la narration. « Pas de don sans possibilité *et* impossibilité de récit² » : il faudrait rapporter le récit de « La fausse monnaie » à celui de *La Folie du jour* de Blanchot, un texte qui hante tout le séminaire de 1978-1979 et auquel une séance « improvisée » a été consacrée à la fin³. Là aussi, il y va d'un effondrement des bords qui nous empêche de savoir où commence et se termine le récit que le narrateur de *La Folie du jour* avoue ne pas être « capable⁴ » de former, une impossibilité qui s'allie à celle du don : *pas de don* si l'on essaie d'en rendre compte en faisant une histoire, mais *pas de don non plus* sans quelque garde et quelque accumulation qui, comme Derrida le dit dans la séance improvisée, peuvent prendre « l'allure du récit⁵ » dans la forme d'un discours toujours fictif. Voilà ce qui lie le don à la possibilité *et* à

1. *Ibid.*, p. 111.

2. *Ibid.*, p. 150.

3. Certains éléments de cette séance seront réélaborés dans trois textes qui datent tous de 1979 : « Survivre », dont la première version parut en anglais dans un ouvrage intitulé *Deconstruction and Criticism* (New York, The Seabury Press, 1979) ; « Titre à préciser », conférence prononcée en 1979 à l'université Saint-Louis de Bruxelles et au Studium generale der Albert-Ludwigs-Universität Freiburg (université de Fribourg-en-Brisgau) ; et « La loi du genre », communication présentée en juillet 1979 à l'occasion d'un colloque international sur « Le Genre » à Strasbourg. Ces trois essais seront repris dans *Parages* (Paris, Galilée, 1986), où Jacques Derrida rappelle dans l'introduction qu'il avait « tent[é] une introduction à l'œuvre ou à la pensée de Blanchot » au cours de « différents séminaires », y compris « Donner – le temps », où « des lectures de Mauss, Benveniste, Heidegger, Baudelaire conduisirent pour finir à une analyse de *La Folie du jour* » (p. 13).

4. Maurice Blanchot, *La Folie du jour*, Paris, Gallimard, 2002 [1973], p. 29.

5. Voir *infra*, p. 179.

l'impossibilité de la diégèse littéraire qui présuppose aussi un certain *pas*, un rythme qui scande le dénouement temporel, à savoir le temps du *donner – le temps*.

Après la lecture de « La fausse monnaie » dans le séminaire, Derrida revient à Mauss encore une fois afin de faire la transition vers la chose (de) Heidegger. Et Heidegger et Mauss auraient, à travers des chemins naturellement très différents, conduit « à cette pensée que l'essence de la chose, l'être-chose de la chose, c'est le don », que la chose « n'est pensable que dans le don, à partir ou en vue du don, comme destinée au don ou destinée du don¹ ». « *Quelle force y a-t-il dans la chose qu'on donne qui fait que le donataire la rend ?* », se demande Mauss à l'ouverture de son essai, dans ce qui semble être la percée de l'idée « la plus intéressante » – le « grand fil conducteur » – de l'*Essai sur le don*, à savoir « que l'exigence de la restitution “à terme”, à “échéance” retardée, l'exigence de la différence circulatoire *est inscrite*, pour ceux qui participent à l'expérience du don et du contre-don, *dans la chose même* qu'on donne ou qu'on échange³ ». Mue par cette force mystérieuse, la *chose même* – telle est sa « vertu » – demandera « le don *et* la restitution » avant qu'il y ait contrat ou geste intentionnel de sujets individuels ou collectifs, c'est-à-dire avant de se laisser déterminer comme un objet neutre simplement échangé dans une transaction entre deux sujets. Et cela nous conduit « peut-être plus nécessairement⁴ » à Heidegger, notamment à une pensée « au-delà ou en deçà d'un discours tentant de dire la chose du don, la chose don en termes de sujet ou d'objet⁵ ». Non que Mauss ait explicitement problématisé, comme le fait Heidegger, la détermination de la chose (du don) comme objet, mais il y a à l'intérieur de sa conceptualité métaphysique non problématisée des « mouvements » qui peuvent « toujours s'annoncer, voire se produire, qui dérangent l'ordre d'une certaine lecture, même si cette lecture est celle que l'auteur fait de

1. J. Derrida, Séminaire « Donner – le temps », « Sixième Séance », p. 5-6.

2. M. Mauss, « Essai sur le don », dans *Sociologie et anthropologie*, *op. cit.*, p. 65.

3. J. Derrida, *Donner le temps*, *op. cit.*, p. 58.

4. J. Derrida, Séminaire « Donner – le temps », « Sixième Séance », p. 5.

5. *Ibid.*, tapuscrit p. 3.

son propre texte¹ » ou, ajoutons-nous, celle-là même que ses héritiers les plus « prédestinés » font de son legs.

Avant d'arriver finalement à la thématique du *es gibt* chez Heidegger, Derrida s'arrête sur deux voies qui selon lui « systématisent » ce que l'*Essai* de Mauss « peut avoir d'heuristique, de laborieux, de tâtonnant² », un certain « entêtement » qui s'acharne à parler de l'impossible, à se mesurer à un autre « entêtement de cette non-chose impossible que serait le don³ ». Dans les deux cas, cette systématisation a recours à une théorie de l'inconscient comme logique du signifiant dont l'excès sur le signifié « organise toute la chaîne de signifiants » et ordonne « l'ordre social comme ordre symbolique⁴ ». Et Lacan et Lévi-Strauss auraient assimilé le tâtonnement maussien dans le cadre de ce qui deviendra, dans les années 1960, « l'institution hégémonique du structuralisme français comme linguïsticisme⁵ » : « Tous les phénomènes sociaux peuvent être assimilés au langage⁶ », voilà la proposition que Lévi-Strauss attribue à Mauss ; « l'inconscient est structuré comme un langage⁷ », dira Lacan en proposant, comme on le sait, un retour à Freud dont il se faisait « l'annonciateur », nous conduisant « au lieu éternel » de sa découverte⁸. De même qu'on trouve, précisément à la fin de « La chose freudienne » – ce texte de Lacan si « marqué par la lecture et l'héritage de Mauss⁹ » –, une allusion « transparente » au « don » et au « fait social total¹⁰ » (l'objet même de la sociologie selon Mauss), de même chez Lévi-Strauss on excuse Mauss de rêver d'une « psychologie non intellectualiste » parce qu'il écrivait à une époque, rappelle

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, tapuscrit p. 14.

3. J. Derrida, *Donner le temps, op. cit.*, p. 61.

4. J. Derrida, Séminaire « Donner – le temps », « Sixième Séance », p. 19.

5. J. Derrida, *Donner le temps, op. cit.*, p. 103.

6. Claude Lévi-Strauss, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », dans M. Mauss, *Sociologie et anthropologie, op. cit.*, p. XLIX.

7. Voir, par exemple, Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 23.

8. J. Lacan, « La chose freudienne, ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 401.

9. J. Derrida, Séminaire « Donner – le temps », « Sixième Séance », p. 22.

10. J. Lacan, « La chose freudienne », *op. cit.*, p. 415.

Lévi-Strauss, « où les idées de Freud étaient complètement inconnues en France¹ ». Ici s'organise une scène d'héritage exemplaire selon ce que Derrida appelle le « paradigme mosaïque² » : un « Josué Lacan » et un « Josué Lévi-Strauss » franchissent le pas interdit ou refusé à « Moïse Freud » et « Moïse Mauss » qui, pour nous avoir conduits jusqu'à la Terre promise, n'en ont eux-mêmes jamais contemplé la « splendeur », ne révélant que des « fragments » qu'un autre prédestiné *devrait* – « inspiré du devoir » comme le dit Lévi-Strauss – déchiffrer pour en annoncer les « immenses possibilités »³.

Le lecteur de *Donner le temps II* remarquera sans doute qu'au début du texte Derrida se réfère plusieurs fois à une séance précédente où il a justement traité la tradition « Mauss Lévi-Strauss Lacan⁴ ». Il nous dit que nous ne devons pas « nous tenir quittes » de cette tradition parce qu'elle relève d'une « nécessité » que ces trois discours ne pouvaient que décrire de façon « compulsivement répétitive » sans qu'il soit question d'une « incohérence interne ». Il s'agit d'une « invagination » du discours prétendu neutre et objectif dans l'objet de son analyse, de sorte que toute objectivité théorique doit faire place aux gages d'un auteur qui ne peut que *promettre* un discours sur le don auquel il ne parvient qu'en échouant et à commencer et à terminer son récit. *Donner le temps II*, comme tout don, comme chaque discours sur le don, restera toujours une promesse de l'autre à qui il faut « laisser le temps » – même après sa mort – et lui donner « de quoi tenir sa promesse ». Il y viendra.

Rodrigo Therezo
Philadelphie, novembre 2020

1. C. Lévi-Strauss, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », dans M. Mauss, *Sociologie et anthropologie, op. cit.*, p. XXX et LI.

2. J. Derrida, Séminaire « Donner – le temps », « Sixième Séance », p. 16.

3. C. Lévi-Strauss, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », dans M. Mauss, *Sociologie et anthropologie, op. cit.*, p. XXXVII.

4. Voir *infra*, p. 35 et 38.

Note des éditeurs

C'est en 1978-1979 (et non, comme on le trouve indiqué ici ou là, en 1977-1978) que Jacques Derrida a donné quinze séances d'un séminaire intitulé *Donner – le temps*. Seules les cinq premières ont été publiées, sous une forme légèrement remaniée, en 1991 : elles forment la matière du livre intitulé *Donner le temps. 1. La fausse monnaie*. Ainsi pourvu – cas singulier dans l'œuvre derridienne – d'un nombre ordinal suivi d'un sous-titre, ce premier tome en promettait clairement un second à venir (promesse réitérée dans une note du premier chapitre qui mentionne un « second volume de cet ouvrage¹ »).

Les cinq premières séances du séminaire étaient essentiellement portées par une lecture de l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss et d'un poème en prose de Baudelaire, « La fausse monnaie », auquel le premier volume empruntait son sous-titre. La sixième séance, qui faisait office de transition vers la seconde partie du séminaire portant sur Heidegger, s'attachait aux notions de dette et d'héritage, de Marcel Mauss à Jacques Lacan en passant par Claude Lévi-Strauss, tout en poursuivant aussi une réflexion engagée sur la chose donnée (en tant qu'elle exige d'être restituée) et sur la monnaie. Cette séance reste inédite à ce jour (même si des fragments en ont été intégrés à différents endroits dans *Donner le temps. 1. La fausse monnaie*²).

1. *Donner le temps. 1. La fausse monnaie*, *op. cit.*, p. 34. Sur les considérations philologiques justifiant la publication de *Donner le temps II* comme tel, voir *supra*, p. 9.

2. Voir notamment le passage consacré au « geste de filiation fort ambivalent » de Lévi-Strauss à l'égard de Mauss, p. 97 et suiv.

À partir de la septième séance, le séminaire, comme Jacques Derrida l'avait annoncé à plusieurs reprises dans les séances précédentes, se focalise sur « deux types » de textes de Heidegger, l'un concernant la chose (Séances 7-9) et l'autre le don (Séances 10-13). La « chose du don » ou « le don de la chose » : voilà le foyer thématique qui rassemble la lecture derridienne de Heidegger autour de l'expression allemande *es gibt* (« ça donne », généralement traduit par « il y a »). *Es gibt* joue un rôle majeur dans l'essai de Heidegger qui oriente tout le séminaire de 1978-1979, à savoir *Zeit und Sein*, auquel Derrida consacre la dernière séance du séminaire (Séance 15). Celle-ci est précédée par une séance « improvisée » (Séance 14) sur le bref récit de Maurice Blanchot, *La Folie du jour*, qui hante également toute la pensée derridienne du don. C'est cette séquence (séances 7-15) que nous donnons à lire sous le titre *Donner le temps II*.

Notre édition se fonde sur le dossier conservé à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) sous la cote 219DRR/227/1-219DRR/227/3. Celui-ci comprend, d'une part, les treize premières séances du séminaire dactylographiées par Jacques Derrida lui-même, parfois avec des annotations à la main ; et, d'autre part, la transcription – « non relue par moi », précise Derrida dans un ajout manuscrit – de la quatorzième et de la quinzième séance, d'après un enregistrement qu'il ne nous a pas été possible de retrouver. Le feuillet n° 7 de la transcription de la quinzième séance a été perdu.

Pour établir le texte des séances 7 à 13, nous avons suivi à la lettre le tapuscrit de Jacques Derrida, en signalant entre chevrons (< >) les éventuelles insertions nécessaires (un mot manquant exigé par la syntaxe de la phrase, par exemple). Nous n'avons pas cru devoir signaler un certain nombre de changements mineurs qui s'imposaient de façon évidente. Ainsi, lorsqu'il manquait une parenthèse fermante ou lorsque des guillemets ont été oubliés, nous les avons ajoutés. Les mots ou les noms propres abrégés ont été restitués sous leur forme complète¹.

1. « K. » pour Kant, « H. » pour Heidegger ou Husserl, « LS » pour Lévi-Strauss, « M. » pour Mauss ; les abréviations les plus courantes sont « tps » pour temps, « tal » pour transcendantal, « trs » pour toujours, « bcp » pour beaucoup, « tte » pour toute,

Table

Préface par Rodrigo Therezo

7

Note des éditeurs

23

Donner le temps II

29

Index des noms

229